L’ivresse passe de main en main, la fumée de bouche en bouche.

Je les regarde comme un tableau vivant, ces autres qui sont pourtant les mêmes que moi. Les corps se meuvent dans une danse ralentie au rythme des vapeurs. La braise, activée par les souffles réguliers, éclaire la pièce tandis que l’obscurité extérieure s’infiltre au gré des variations nocturnes. Les éclats de voix s’écrasent les uns contre les autres et les mégots s’entassent dans le cendrier de la table basse. Dans un dernier soupir, les vallons de cendres expirent leur parfum floral.

Affalé sur le sofa face à l’unique fenêtre du studio, je soutiens le regard insistant de l’immeuble avoisinant. Deux carrés enflammés sur l’imposante silhouette noire définissent les cadres de nouvelles œuvres théâtrales. La caricature humaine se poursuit. Des pantins, agglutinés autour d’une table couverte de bouteilles entamées, jouissent de leur hypocrisie sociale. Ils lancent des mots doux dans des oreilles éprises de flatteries et de larges sourires traversent les visages de bout en bout. Derrière cette grimace, ils se toisent jalousement.

Et les schémas narratifs sont les mêmes. Se croyant unique, la scène se répète d’immeuble en immeuble et des gestes analogues sont joués.

Pris dans cette mise en abyme incessante, je m’oublie. Spectateur de vies qui ne m’appartiennent pas, l’envie d’être acteur se meurt. Je me joins alors passivement à la danse, prends place dans le cercle pérenne et envoie valser la raison. Le maître d’orchestre agite inlassablement sa baguette et tous se soumettent au rythme autoritaire. Les corps voltigent en quinconce et leur harmonie ne laisse place à la déviance, au hasard impromptu. Tous se conforment à la cadence continuelle, ils s’emboitent le pas et battent le parquet. Ils déambulent sur scène les membres engourdis, marionnettes brinquebalantes. Alors les ficelles invisibles lacèrent les poignées et creusent la chair rosée. La mélodie de la danse macabre régit la vie.

Le destin humain est acerbe. Car c’est cela qui nous martèle, cette fatalité accablante dans laquelle nous sommes plongés.

Les corps mollement assis autour du mien sont pris dans les serres du destin mais leur esprit s’en échappe par le transport des effluves. Ce n’est peut-être que cela de se sentir vivre ; ne plus se sentir sous l’influence d’une force transcendante, ou du moins, ne plus être conscient de cette infériorité. Apprécier l’insertion du hasard dans nos mouvements et faire vaciller la ronde globale.

Comment vivre autrement lorsque l’on se sait réduit à une trajectoire unique ? Comment donner du sens au présent si l’on sait son futur déjà écrit dans l’opuscule de sa vie ?

Alors chaque soir, dans tel appartement ou tel autre, les bouteilles passent de main en main, sans égard pour le flacon tant que l’ivresse est atteinte. Chacun tente de défier son propre destin par la menace des substances. Il ne s’agit alors pas de savourer la simple désinhibition, mais de s’attaquer à la vie elle-même, de risquer sa propre conservation et goûter à la fragilité de la puissance transcendante. Son pouvoir s’évanouit dans les hallucinations, le destin devient illusion.

Mais un hasard n’est jamais qu’un destin qu’on ignore.

Notre fougue s’anéantit et l’élan dissident s’évapore par la fenêtre, similaire à toute autre. Les bouffées toxiques sont un leurre dans notre propre quête de pouvoir. Jusque sous l’emprise d’artifices, nous demeurons les disciples de l’inconnu.

Mon seul pouvoir provient donc des mots. Si je suis destiné à écrire et que ma vie d’auteur, fortunée ou miséreuse, est déjà prédite, je possède toujours le fantasme de la maîtrise des mots.

Si le hasard n’est jamais qu’un destin qu’on ignore, j’aime autant qu’il soit élégamment énoncé.